

Recherches sociographiques



Marie-Blanche TAHON, *La famille désinstitutionnée. Introduction à la sociologie de la famille*

Germain Dulac

Volume 37, Number 2, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057052ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057052ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dulac, G. (1996). Review of [Marie-Blanche TAHON, *La famille désinstitutionnée. Introduction à la sociologie de la famille*]. *Recherches sociographiques*, 37(2), 351–353. <https://doi.org/10.7202/057052ar>

L'historienne confirme que l'impact du salariat est réel : ce nouveau mode de rémunération a détruit l'économie artisanale par laquelle l'artisan et sa famille assuraient le gîte, le couvert et le vêtement à l'apprenti en échange de son travail. Désormais, les ouvriers auront la responsabilité de pourvoir à leur entretien à même le maigre salaire versé. Autre conséquence, le salariat va modifier les relations intergénérationnelles dans la famille : les parents qui comptent sur l'apport d'un revenu secondaire doivent composer avec les désirs d'émancipation des fils qui peuvent quitter le toit familial avec leur salaire en poche. Il n'en demeure pas moins que Bettina Bradbury considère la famille ouvrière à Montréal dans la deuxième moitié du XIX^e siècle comme une entreprise de production des biens domestiques. Nous sommes loin de la famille nucléaire, unité de consommation.

Enfin, Bradbury nous fait entrevoir le déploiement des réseaux familiaux dans l'espace urbain. Les familles semblent préférer la proximité territoriale à la cohabitation. Cette préférence se verra confirmée alors que débute la construction des duplex et des triplex qui marqueront le paysage des quartiers ouvriers montréalais au XX^e siècle.

Au fil de son étude, l'auteure apporte des données supplémentaires autour d'hypothèses renouvelées en histoire de la famille. Par exemple, le taux de monoparentalité semble avoir été assez important à la fin du XIX^e siècle, une famille sur cinq vraisemblablement ; la division sexuelle des tâches présente dans la société préindustrielle n'a pas été affectée par l'industrialisation puisqu'elle se maintient ; les femmes au milieu du XIX^e siècle ne sont pas occupées à plein temps à l'extérieur du foyer et la dévaluation du travail domestique au profit du travail salarié n'est pas encore répandue dans la classe ouvrière ; enfin les familles ouvrières des deux quartiers étudiés ressemblent aux familles ouvrières étudiées aux États-Unis ou en Angleterre.

Avec toute la rigueur documentaire nécessaire, l'ouvrage est très bien écrit et la traduction de Christiane Teasdale respecte la pensée et le style de l'auteure. La lecture n'en est que plus convaincante. Le travail historiographique de madame Bradbury est précieux et enrichit le corpus des études sur la famille au Québec et en Amérique du Nord.

Marie-Thérèse LACOURSE

Université du Québec à Rimouski.

Marie-Blanche TAHON, *La famille désinstituée. Introduction à la sociologie de la famille*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1995, 230 p.

Au cours de la dernière décennie, la publication d'ouvrages scientifiques, de manuels et guides en tout genre sur la famille et ses multiples facettes a connu un développement exponentiel. À cette pléthore d'informations, il faut ajouter les rapports de recherche, articles scientifiques qui pullulent. Alors en quoi une nouvelle publication sur la famille peut-elle nous instruire sur ce que nous ne savions pas déjà ?

Le travail de madame Tahon offre une vision compréhensible des transformations familiales en posant la famille comme une institution subordonnée. Son objectif est de mesurer l'impact des transformations sociales sur la parenté et la filiation. Sa lecture de l'objet famille

se fait à la lumière des relations possibles ou impossibles entre l'individu moderne et l'institution en Occident. Pour elle, la question est de savoir si l'émergence des femmes en tant qu'individus libres et égaux comme les hommes est compatible avec le mode de fonctionnement familial séculairement connu (p.10). Et l'auteure de répondre que, si l'affirmation des droits individuels de liberté et d'égalité est une conquête à préserver, ce legs de la modernité n'est pas compatible avec la famille.

Le livre a été conçu de manière à apporter des matériaux permettant d'articuler une réponse à la question posée. L'ouvrage se compose de deux parties et comprend dix chapitres. De facture académique, les trois premiers chapitres occupent une centaine de pages consacrées à la présentation des éléments du cadre théorique, d'éléments historiques et sociologiques. Les chapitres qui composent la seconde partie, quant à eux, portent chacun sur un aspect particulier des transformations familiales récentes.

Malgré le titre du livre qui annonce une introduction à la sociologie de la famille, c'est bien d'éléments d'anthropologie qu'il est question lorsque l'auteure dresse le cadre qui servira de référent théorique (ch. 1). L'anthropologie est présentée comme la discipline qui permet le mieux d'envisager l'articulation des aspects matériels et idéels sans renvoyer à des perspectives psychologisantes. Une lecture anthropologique de l'institution ne peut la réduire à ses fondements naturels, pas plus qu'aux seuls liens affectifs et permet, en plus, de laisser transparaître l'extrême diversité des formes et des règles qui la gouvernent (p. 18). Trois concepts clés sont rapidement effleurés : l'alliance, la filiation et les rapports symboliques, de manière à bien montrer leur articulation dans un système où les hommes dominent les femmes. Ce chapitre se termine sur une hypothèse d'une importance dramatique qui donne le ton des pages à venir : d'un point de vue anthropologique, il ressort que, même si elles sont intimement liées, l'alliance fonde la filiation, mais cette règle est actuellement remise en cause.

Le deuxième chapitre devrait contextualiser historiquement la question familiale. Trois thèmes sont abordés : le père romain, l'Église catholique et le mariage, puis la laïcisation du mariage. Cette section nous amène à faire un bond en arrière dans le temps et nous conduit à Rome pour nous entretenir de la toute-puissance paternelle, la *patria potestas*. On ne peut que s'interroger sur les raisons qui fondent un tel détour.

Le chapitre troisième concerne la contextualisation sociologique. En une quarantaine de pages l'auteure nous brosse un tableau rétrospectif qui nous mène des travaux de Durkheim à ceux des féministes des années 1970, en passant par ceux de Parsons. Ici le livre trouverait la légitimité du titre d'introduction à la sociologie de la famille si le travail était plus exhaustif. On reste sur sa faim lorsqu'on nous renvoie à « la lecture des travaux récents » (p. 90). La discussion des avancées théoriques des années 1990 aiderait sûrement le lecteur à mieux saisir l'avenir de la famille. Néanmoins, la conclusion de cette section soulève une question particulièrement intéressante et qui risque d'en choquer plusieurs : quelque enrichissante que puisse être l'approche de l'objet famille du point de vue des rapports sociaux de sexe, elle ne permet pas d'aborder la question de la famille comme lieu qui institue. Et l'auteure d'insister : « la famille n'est pas seulement le lieu où s'accomplissent des tâches, si nécessaires soient-elles pour la reproduction des humains », la crise que traverse la famille est tout d'abord une crise du processus d'institution des humains. Elle affirme même qu'il « est douteux que l'application des rapports sociaux de sexe aux rapports parentaux puisse constituer une possibilité théorique de mieux approcher les transformations à l'oeuvre dans la famille institution » (p. 99). Bref, les rapports entre le père et la mère ne peuvent être réduits à des rapports homme-femme.

Alors que la première partie du livre visait à montrer que la famille est un lieu où on institue la vie, la seconde s'attache à souligner les effets paradoxaux du processus d'individualisation sur la famille et ses membres. Elle est construite de manière à souligner l'étendue des liens entre l'institution du politique et les questions généalogiques. L'auteure explore le sens de l'enfant, le divorce, l'union libre, les familles gynéparentales et monoparentales, les familles recomposées, le partage des tâches et la paternité. Ici rien de nouveau quant aux faits décrits, la nomenclature des multiples situations familiales repose sur une lecture éclairée de nombreuses études. Par bonheur, le lecteur n'est pas enseveli sous une avalanche de données statistiques, la professeure Tahon va droit au but et présente dans chacun des sept courts chapitres l'essentiel des connaissances sur les diverses facettes des familles. Bref, on a droit à un concentré musclé de sociologie de la famille axée sur les problèmes d'aujourd'hui et qui a le mérite de bien montrer jusqu'à quel point la discipline parvient mal à rendre compte de l'objet famille qui à chaque chapitre semble se dérober tant l'exposé montre que l'objet se transforme.

Je ne peux passer sous silence le fait que la question du père hante périodiquement l'ouvrage. L'auteure insiste sur le fait que les sociétés occidentales sont bloquées avec un problème d'institutionnalisation du père. Plus que tout autre, peut-être, l'objet paternité est interpellé par le titre de l'ouvrage (c.-à-d. désinstitué) : « le principe de la filiation séculaire (la patrilinéarité) tend à être sapé. Il faut bien voir que si la patrilinéarité peut être sapée, c'est qu'en Occident, il y a eu télescopage entre le père et le géniteur. Il est vrai que la loi garantissait la fiction : le père est le mari de la femme, et tout le monde y croyait spontanément » (p. 211).

Ce qui est relevé du côté des hommes est aussi applicable à l'autre sexe. Ainsi, cette nouvelle publication sur la famille nous montre que si la femme est devenue un individu à part entière au même titre qu'un homme, il n'en va pas de même pour la mère, particulièrement dans le champ symbolique. En conclusion, l'auteure pose le constat que la représentation de la mère symbolique se heurte à une construction de méconnaissance tellement enfouie qu'elle apparaît, maintenant, telle une aporie pour la pensée, alors que la mère volontaire transforme fondamentalement la donne (p. 222).

L'ouvrage soulève plus de questions qu'il n'apporte de réponses aux transformations de la famille. Bien plus, le lecteur sera porté à penser que l'interrogation portant sur les fonctions institutives de la famille pourrait porter aussi sur l'école, par exemple. Tout comme la famille, cette dernière semble aussi avoir perdu de sa capacité d'instituer de manière totalisante les individus qui la fréquentent. J'ajouterais à l'analyse de la professeure Tahon que l'avenir de la famille et des membres qui la composent (adultes et enfants), va bien au-delà de la seule capacité à distinguer père et mère de femme et homme. Elle implique, désormais, que les individus y trouvent un sens et les moyens d'intégrer les différents registres identitaires qui composent l'humain, mais tendent à le, ou se, fragmenter en unités disjointes. On est un homme, mais aussi le père de, le fils de, un travailleur, le conjoint, le beau-père. On est une femme, mais aussi une mère, la fille de, une travailleuse, la conjointe, la belle-mère. Reste à trouver les moyens de faire coïncider les morceaux du casse-tête.

Germain DULAC

*École de service social,
Université McGill.*
